

A Victor Buurmans

Luina di Pazzallo, Lugano. 19 mai 1872.

Mon bien cher ami,

J'attendais pour te répondre que j'eusse été renseigné par un de mes amis au sujet des chances de prospérité qu'il y aurait pour toi dans le pays de Neuchâtel. La réponse que j'ai reçue était fort dilatoire ; le mieux, je le crains, sera de ne plus y penser pour le moment. Tu comprends combien je serais désolé si je te faisais lâcher le médiocre certain pour n'importe quel incertain. Il serait trop redoutable d'exposer tes enfants à une destinée inconnue. Il faut donc attendre. Mais le courage ne t'est pas difficile à trouver : nous avons eu tant de misères ! avec de l'intelligence et l'esprit de solidarité nous saurons en sortir.

Tu me demandes, mon cher ami, si je crois positivement que notre correspondance est à l'abri de toute indiscrète curiosité de la part de MM. les employés du cabinet noir. Hélas ! il ne faut jurer de rien. Que, de mon village à Paris les lettres mettent quatre jours pleins, il n'y a là rien d'étonnant, et ce n'est point cela

qui m'inquiète ; mais je reconnais parfaitement que si ces braves gens de la police croient avoir le moindre intérêt à lire nos correspondances, ils ne s'en feront point faute. Je sais parfaitement que nous tous, exilés et réfugiés « communards », nous sommes fort surveillés. La France, qui est assez riche pour payer toutes ses hontes, entretient grassement des mouchards qui boivent dans les cafés d'innombrables bocks et, en rentrant le soir, imaginent quelque conspiration fantastique. Pour donner un corps à ces prétendus complots, ils doivent certainement désirer de trouver çà et là des lambeaux de phrases qu'ils puissent torturer pour leur faire signifier quelque chose de bien « attentatoire à l'ordre et à la propriété. » Il nous faut donc être fort circonspects, non pour moi qui ne cours aucun risque, mais pour toi qui es dans l'antre de la police. Écrivons-nous simplement des lettres d'amitié. Plus tard, nous pourrons nous dire honnêtement tout ce que nous avons sur le cœur.

. . . . .  
 Certainement, mon cher ami, je serais heureux d'avoir des nouvelles de nos anciens camarades. Inutile de me parler de ceux que tu ne respectes pas ; mais parle-moi des autres. J'ai gardé de tous ces amis d'infortune le plus tendre souvenir. Beaucoup d'entre nous avaient de graves défauts, je le sais ; mais je voudrais bien que, dans son ensemble, la société tout entière leur ressemblât.

Ma femme vous envoie ses salutations les plus affectueuses. Je te serre la main et te prie de transmettre à ta femme mes vœux de prospérité pour vous. Embrasse aussi tes enfants.

Ton ami,

ÉLISÉE RECLUS.

Vou  
je ui  
j'aurai  
perdre  
acquis,

Je n  
blée, p  
Même  
ner au  
n'exist  
nous qu  
V

J'env  
lui recc

(1) C'e  
les livres